

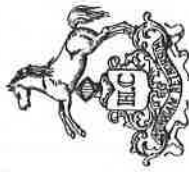
DERNIÈRES PARUTIONS DANS LA COLLECTION

1. MULLER, Claude. *Critiques et clinisiation*. 2001.
2. *La psychomécanique aujourd'hui*. Actes du 8^e Colloque international de psychomécanique du langage. Seyssel, 1997. Textes publiés sous la direction de P. de Carvalho, N. Quaylé, L. Rosier et O. Soutet. 2001.
3. *Le sens et la mesure. De la pragmatique à la métrique. Hommages à Benoît de Cornuier*. Textes réunis et édités par Jean-Louis Aroui. 2003.
4. *Le monde perdu de Maurice Lachâtre*. Sous la direction de François Gaudin. 2006.
5. *Politiques linguistiques en Méditerranée*. Sous la direction de Michel Bozédémir, Louis-Jean Calvet. 2010.
6. *Style et création littéraire*. Actes de la journée d'étude de la Sorbonne du 22 mai 2009 organisée par Joëlle Gardes Tamine et Georges Molinié. Édités par Joëlle Gardes Tamine. 2011.
7. *La Quantification et ses domaines*. Actes du colloque de Strasbourg 19-21 octobre 2006. Éditeurs scientifiques, Catherine Schmeddecker et Constanze Armbrrecht. 2012.
8. *L'Analyse du discours dans la société. Engagement du chercheur et demande sociale*. Sous la direction de Frédéric Pugnère-Saavedra, Frédérique Sitri et Marie Veinard. 2012.

L'ANALYSE DU DISCOURS DANS LA SOCIÉTÉ

Engagement du chercheur
et demande sociale

Sous la direction de
Frédéric PUGNIÈRE-SAAVEDRA,
Frédérique SITRI
et Marie VEINARD



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2012

www.honorechampion.com

DÉCOUVREZ TOUS LES TITRES
DE LA COLLECTION SUR NOTRE SITE
www.honorechampion.com

ANALYSE DES PRATIQUES LANGAGIÈRES ET RETOMBÉES PRATIQUES
POUR LE TERRAIN : RÉFLEXIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES
ET PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES POUR LA CONSTRUCTION
D'UN PROJET DE RECHERCHE « IMPLIQUÉ » OU « ENGAGÉ »

I. DE L'ANALYSE DES PRATIQUES LANGAGIÈRES
AUX RETOMBÉES PRATIQUES POUR LE TERRAIN

Dans le champ de la linguistique aujourd'hui, de nombreux chercheurs sont amenés à s'interroger sur les contributions que leurs recherches peuvent apporter aux terrains qu'ils observent. La raison en est simple : il apparaît difficile de séparer les dimensions linguistiques et sociales lorsqu'on s'intéresse à la parole telle qu'elle est prise dans les usages de groupes sociaux. Le terrain, directement ou indirectement, vient bien souvent « interpellé » le chercheur.

Historiquement, des manières assez contrastées de réagir à cette interpellation ont toujours co-existé. Elles ont parfois donné lieu à des débats assez vifs : les travaux de recherches doivent-ils ou non avoir des retombées sur les terrains professionnels ou institutionnels investis ? Les chercheurs sont-ils tenus de répondre à des « demandes » formulées par ceux-ci ? Ou bien leur rôle est-il ailleurs ? Dans le champ de la sociolinguistique, la manière de répondre à ces questions complexes contribue bien souvent à définir des positionnements méthodologiques et épistémologiques assez différents.

Les années 1990 ont été marquées à cet égard par des tensions entre plusieurs approches se distinguant par des manières divergentes de concevoir leurs postures de recherche. Ces tensions ont notamment culminé dans le monde anglo-saxon dans ce qu'on a parfois appelé la « *CA/CDA controversy* » (Mey 2001). Cette controverse, souvent peu connue en France, reflète des débats qui traversent par ailleurs plus largement le champ des sciences humaines et sociales.

Dans cet article, nous aimerions commencer par la résumer brièvement. Dans un second temps, après avoir clarifié les postures épistémologiques que la controverse reflète, nous proposerons quelques pistes d'ordre méthodologique pour le chercheur qui souhaiterait construire un projet de nature « impliquée »

1. Les sigles « CA » et « CDA » en anglais renvoient respectivement à la « *conversational analysis* » (ou analyse conversationnelle) et à la « *critical discourse analysis* » (ou analyse critique du discours). Ces paradigmes sont discutés ci-après.

ou « engagée ». Nous illustrerons ces pistes avec des éléments issus d'une recherche empirique portant sur le champ du travail et de la formation professionnelle initiale. Il s'agira donc d'amorcer une réflexion invitant à clarifier les frontières et les objectifs d'une « linguistique impliquée » et d'identifier les ingrédients d'un parcours possible de réponse à une demande sociale.

2. TROIS MANIÈRES DE PENSER LES RETOMBÉES DE LA RECHERCHE :
LE POINT DE VUE DE LA SOCIO-LINGUISTIQUE INTERACTIONNELLE,
DE L'ANALYSE CONVERSATIONNELLE ET DE LA CRITICAL DISCOURSE ANALYSIS

Considérons pour commencer trois paradigmes « classiques » dans le champ des approches de l'interaction tels qu'ils se sont développés ces dernières décennies : la *sociolinguistique interactionnelle*, d'inspiration Goffmanienne ; le champ de l'*analyse conversationnelle* et son ancrage ethnométhodologique ; et la *critical discourse analysis* (CDA), s'appuyant entre autres sur les travaux de Pécheux, Foucault, Mouffe et Laclau. Ces trois approches présentent des contrastes intéressants dans la manière de concevoir les liens entre analyse des pratiques langagières et problématiques sociales.

La sociolinguistique interactionnelle, tout d'abord, a généré de nombreux travaux montrant une sensibilité à des problématiques sociales (les « malentendus » de la communication interculturelle chez Gumperz (1982), la question du genre chez Tannen (1990), les recherches sur le « *gatekeeping* » d'Erickson et Schülz (1982), etc.). Elle l'a fait cependant sous des modalités particulières et donne de ce fait parfois l'impression d'une sorte de « neutralité » face aux problématiques étudiées. L'origine de ce positionnement est peut-être à trouver dans l'héritage des travaux de Goffman, inspirateur de ce courant, qui a toujours adopté cette posture. Goffman s'est en effet penché sur des terrains et des problématiques sociales tels que la condition des malades mentaux ou des handicapés (voir *Asiles* (1979) ou *Stigmaté* (1975)). Cependant, à notre connaissance, on ne trouve jamais dans ses travaux d'objectif déclaré d'intervention, ni même de critique explicite de l'ordre institutionnel. Malgré le fait qu'il décrive des institutions totales dans *Asiles* par exemple, ses écrits, comme le note Becker (1999), sont toujours rédigés dans un langage :

1. dénué de connotations morales ;
2. adoptant des catégories autres que les catégories conventionnelles des acteurs dont il décrit les actions ;
3. contrastif, c'est-à-dire mettant en lumière par exemple les points communs que peuvent avoir plusieurs institutions (par exemple, un asile et un établissement pénitentiaire).

Dans ces conditions, c'est le lecteur qui est invité à tirer ses propres conclusions de l'analyse. Si la critique s'exerce par rapport à des réalités sociales, elle le fait au travers d'une caractérisation qui s'extirpe des descriptions conventionnelles de la situation pour montrer les points de vue multiples de tous les participants à cette réalité et qu'aucun acteur pris isolément ne pourrait reconstruire depuis sa seule position. La sociolinguistique interactionnelle reprend largement cette posture à la fois non-intervenante et en apparence « détachée ». Dans sa rhétorique et son positionnement épistémologique, elle présente ainsi davantage les traits d'une « linguistique appliquée » (s'appuyant sur un terrain) que ceux d'une linguistique « impliquée » (visant un retour au terrain) ou « engagée » (visant une transformation des pratiques du terrain), même si la systématité des descriptions peut parfois constituer une forme de critique implicite des systèmes ou situations sociales observés².

L'*analyse conversationnelle* présente un positionnement à certains égards similaire, bien qu'avec des nuances. Dans cette approche, si les chercheurs considèrent également que l'interaction peut être vue comme un lieu de constitution de l'ordre social, c'est souvent davantage les spécificités de la « machinerie conversationnelle » (Mondada 2006) qui les intéressent. Même lorsqu'ils « descendent » sur des terrains professionnels, comme c'est de plus en plus souvent le cas (Drew et Heritage 1992 ; Heath et Luff 2000 ; Mondada 2005), la manière dont des contextes professionnels, sociaux ou institutionnels particuliers peuvent influencer cette machinerie conversationnelle reste au cœur des préoccupations des chercheurs. Il en résulte que même si la description fine des situations de travail ou des échanges dans un cadre

2. La citation de Goffman (1961) reprise par Becker (1999) est de ce point de vue éclairante, et nous la repreneons ici : « *I have defined total institutions denotatively by listing them then have tried to suggest some of their common characteristics... the similarities obtrude so glaringly and persistently that we have a right to suspect that there are good functional reasons for these features being present and that it will be possible to fit these features together and grasp them by means of a functional explanation. When we have done this, I feel we will give less praise and blame to particular superintendants, commandants, wardens and abbots, and tend more to understand the social problems and issues in total institutions by appealing to the underlying structural design common to them all* », (pp. 123-124). Notre traduction : « J'ai défini les institutions totales de manière dénominative, en faisant la liste. Ensuite, j'ai essayé de suggérer quelques caractéristiques communes à ces institutions... les similarités entre elles sont si manifestes et si persistantes qu'il nous est permis de penser qu'elles sont la résultante de propriétés fonctionnelles et que par conséquent il est possible de les appréhender et de les comprendre aussi à partir d'une explication fonctionnelle. Lorsque nous aurons donné cette explication, j'ai le sentiment que nous serons moins amenés à porter aux nues certains directeurs, commandants, gardiens ou curés particuliers, ou à en décrier les actions, mais que nous tendrons davantage à chercher des explications aux problèmes sociaux existant dans les institutions totales en interrogeant les dimensions structurelles sous-jacentes qui sont communes à toutes. »

institutionnel peut générer l'énoncé de recommandations aux professionnels des milieux étudiés, ici encore la discussion de ces retombées pratiques n'est souvent considérée que comme une sorte de produit secondaire de la recherche. Elle est prise en compte dans un second temps, une fois que la description linguistique a été réalisée.

La *Critical Discourse Analysis* (Fairclough et Wodak 1997 ; Pettclerc et Schepens 2009) se distingue assez nettement de ces deux premières approches puisqu'elle revendique d'emblée de faire de la recherche « impliquée » voir « engagée ». Pour elle, la question des retombées pratiques de la recherche doit être pensée dès la conception du projet d'investigation. Cette approche postule entre autres que toute recherche doit :

1. aborder une problématique sociale ;
2. analyser le rôle des discours dans la constitution de l'ordre social ;
3. identifier le travail idéologique réalisé par le discours dans cette constitution de l'ordre social ;
4. rendre visible la nature discursive des relations de pouvoir ;
5. clarifier pour une problématique sociale donnée les conditions historiques qui y ont mené ;
6. montrer les effets des discours analysés : participent-ils à la construction ou à la déconstruction des discours hégémoniques prévalents dans la société ? Et permettent-ils ou non d'exercer du pouvoir pour ceux qui les utilisent ?

Les thématiques abordées dans les analyses concernent de plus toujours des phénomènes sociaux relativement larges. Les recherches portent ainsi par exemple sur le racisme ordinaire (Blommaert et Verschuere 1998 ; Reisigl et Wodak 2000, 2001 ; Van Dijk 1988, 1996), la mondialisation (Fairclough 2006), le changement social et le discours politique (Fairclough 1992, Scollon 2008), etc. Dans ce programme, la recherche a donc clairement une dimension engagée, et même souvent politique.

D'autres champs auraient évidemment pu être convoqués et venir enrichir et préciser encore ce répertoire de positions possibles lorsqu'on pense les relations entre analyse des pratiques langagières et problématiques sociales. Ce panorama brièvement esquissé montre toutefois que des approches s'inscrivant grosso modo dans un même champ – le champ de l'analyse des interactions et des discours – peuvent aboutir à des manières de penser la recherche et l'engagement du chercheur assez contrastées, voire radicalement différentes. Il permet également de mettre en évidence que des postures

apparemment « non-impliquées » peuvent quand même viser ou aboutir à des retombées pratiques. De la même manière, des postures « engagées », en raison de l'originalité même des terrains investis par les chercheurs, peuvent donner lieu à des développements théoriques inédits.

3. LA « CA/CDA CONTROVERSY »

Les différents courants évoqués jusqu'ici auraient pu coexister comme des paradigmes distincts, sans pour autant se voir nécessairement opposés. À la fin des années 1990, cependant, une controverse éclate entre les tenants d'une analyse conversationnelle à la Schegloff³ et les représentants de l'analyse critique du discours. Cette controverse se construit à l'occasion de participations à des colloques et lors de publications, notamment dans le journal *Discourse & Society*⁴. Il nous semble utile de la relater ici, au moins dans les grandes lignes, afin de clarifier encore un peu plus finement quelques-unes des implications sous-jacentes à l'adoption de l'une ou l'autre des postures évoquées ici – « appliquée », « impliquée » ou « engagée⁵ ».

En 1996, Ruth Wodak, représentante *princeps* du courant de la CDA invite Schegloff, voix éminente de l'analyse conversationnelle à une table ronde, à l'origine de la discorde. Au cours de celle-ci, Schegloff en effet choisit de questionner de manière un peu provocante les recherches produites dans le champ de la CDA. Schegloff pointe notamment trois « limites » qui, selon lui, rendent questionnables les travaux réalisés par les chercheurs dans ce courant. La première limite est d'ordre méthodologique. Schegloff reproche à la CDA de ne pas avoir de méthode assez systématique pour l'analyse de ses données et d'emprunter des concepts à plusieurs champs, de manière éclectique. Pour pallier ce problème, il invite les tenants de la CDA à s'appuyer sur les outils de l'analyse conversationnelle et à ne se poser des questions d'ordre idéologique qu'après avoir analysé les données systématiquement avec ses outils. Adopter cette posture, pour Schegloff, permet en outre d'éviter un second écueil qu'il identifie dans les travaux d'orientation de la CDA : le danger que les chercheurs imposent leur propre grille d'analyse sur le champ de la sociolinguistique interactionnelle.

4. Pour résumer cette controverse, nous nous appuyons très largement sur le compte-rendu qu'en a réalisé Mey (2001), bien plus complet que la synthèse que nous pouvons proposer ici.

5. Au risque de radicaliser encore les positions et de passer sous silence les convergences qui existent néanmoins entre ces approches, nous présenterons ici cette controverse de manière un peu caricaturale pour en faciliter la compréhension. Les lecteurs sont cependant invités à retourner aux textes originaux pour nuancer et compléter ces propos (Billig 1999a, b ; Schegloff 1997, 1998, 1999a, b ; Wetherell 1998).

monde, indépendamment du point de vue réel des acteurs. Pour Schegloff, il existe en effet un risque de se concentrer sur des problématiques qui, in fine, s'avèreraient non pertinentes pour ces acteurs. Enfin, Schegloff s'interroge sur la posture même des chercheurs dans ce courant : lorsque les auteurs de la CDA abordent une problématique sociale et s'investissent au nom d'acteurs faibles de la société, ne sont-ils pas en train d'user de leur propre position hégémonique (de chercheurs, d'élites, d'intellectuels) et d'exercer leur propre pouvoir sur les personnes dont ils étudient les discours ? Pour Schegloff, la seule manière d'éviter ces biais est de s'en tenir strictement au point de vue des participants à l'échange, ce qu'il prône dans sa propre version de l'analyse des interactions.

Les représentants de la CDA choisissent de réagir à ces critiques exprimées à l'égard de leurs travaux en procédant à une analyse de la rhétorique de l'analyse conversationnelle. L'enjeu est de montrer que celle-ci n'est pas non plus dénuée d'un certain point de vue sur le monde, même si celui-ci reste le plus souvent implicite. Trois éléments en particulier sont mis en évidence dans la critique de la posture conversationnaliste telle qu'elle est réalisée par Billig (1999a, b) et Wetherell (1998). Le premier point concerne la question du « point de vue des participants ». Les tenants de la CDA soulignent que l'analyse conversationnelle prétend adopter le point de vue des participants à l'interaction et uniquement celui-ci. Cependant, le jargon assez technique des analystes reflète pourtant peu les manières ordinaires d'échanger des interactants. Ceux-ci parlent rarement de « tours de parole », de « paires adjacentes », etc. Ceci amène Billig à s'interroger : comment théoriser ce passage d'un registre à l'autre sans prétendre imposer des catégories autres que celles des participants ? La seconde critique concerne la posture « non-idéologique » revendiquée par l'analyse conversationnelle. Billig, encore, note que cette posture est difficilement tenable si on examine la manière dont l'analyse conversationnelle conçoit les interactions. Cette conception est loin d'être impartiale, comme le revendique Schegloff. En effet, il n'est pas rare dans ce courant d'utiliser des termes tels que « conversation ordinaire », « membres », « orientation », « co-participants », etc. sans que ces notions soient pourtant jamais définies : en quoi les interactions familiales, par exemple, typiquement étudiées par les conversationnalistes sont-elles plus « ordinaires » que d'autres interactions ? Quand on parle de « membre », de quelle catégorie les membres, sont-ils censés faire partie ? etc. Pour Billig, considérer que les conversations familiales (par exemple) constituent un microcosme représentatif du monde social n'est pas neutre. Surtout si ces conversations sont conçues comme des situations généralement informelles, dans lesquelles les participants seraient typiquement sur un pied d'égalité,

se partageraient la responsabilité de la progression des tours de parole de manière relativement civile, etc. Billig suggère qu'il est risqué de ne pas prendre conscience que cette conception des échanges véhicule une certaine représentation du monde et de réclamer de surcroît de réaliser des analyses dénuées de toute perspective idéologique. La dernière critique porte sur la suggestion de Schegloff de privilégier l'analyse fine de la mécanique conversationnelle et de ne passer à la prise en compte d'éventuels rapports de pouvoir dans l'interaction que dans un second temps, et si ceux-ci se donnent à voir dans l'analyse initiale. Billig a recouru ici à un exemple perturbant pour démontrer certaines des difficultés que pourraient entraîner un tel choix ; il demande ce que serait l'analyse d'une situation d'interaction entre un violeur et sa victime, vue par une analyse conversationnelle qui se bornerait à étudier l'organisation séquentielle des tours de parole, les questions-réponses des participants et leur orientation mutuelle sans prendre en compte de façon critique le contexte de l'échange.

4. D'UNE LINGUISTIQUE « APPLIQUÉE » À UNE LINGUISTIQUE « ENGAGÉE » : CLARIFIER SA POSTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Au-delà des débats d'école, la controverse entre analyse conversationnelle et analyse critique du discours présente le mérite d'inviter le chercheur à s'interroger sans cesse sur les points aveugles de son propre positionnement, que ce soit dans le champ social ou dans le champ de la recherche. Elle l'engage à soumettre à la critique réflexive tout autant la position idéologique qu'il revendique explicitement, que celle véhiculée par les concepts ou les méthodologies qu'il mobilise. Observer de plus près les éléments de la controverse permet également d'illustrer quelques-unes des lignes de tensions qui traversent nécessairement le travail de chercheur en analyse du discours et de l'interaction et par rapport auxquelles il doit se situer⁶.

4.1. L'axe de la pertinence sociale

La controverse amène tout d'abord à se situer sur un axe de la « pertinence sociale » de la recherche. Pour quel groupe ou individu la recherche est-elle la plus pertinente ou bénéfique ? Quel point de vue cherche-t-elle à embrasser ? Avec quelles conséquences ? Lorsque l'analyse conversationnelle impose ses

6. Les axes présentés ci-après sont à concevoir comme une première ébauche de conceptualisation. Celle-ci mériterait d'être reprise et développée pour en tester les limites et la pertinence. Les exemples donnés le sont à titre indicatif. Il nous semble cependant qu'en l'état, ces axes peuvent jouer le rôle d'outils heuristiques. Ils permettent de situer son propre positionnement épistémologique ainsi que de tracer la manière dont ce positionnement peut évoluer ou se transformer au cours d'une ou plusieurs recherches.

catégories techniques, ou lorsque les analystes critiques du discours définissent des problématiques peut-être plus cruciales pour eux que pour les acteurs, le point de vue des participants peut risquer de disparaître alors même qu'on prétend vouloir s'en tenir à lui. D'un autre côté, épouser totalement les termes du groupe observé peut amener à ne pas prendre en compte d'autres points de vue possibles sur l'activité de ses membres, y compris des points de vue avec lesquels ces membres peuvent être en désaccord mais qui répondraient peut-être de manière plus adaptée à leur demande. Les réflexions théoriques peuvent aussi tantôt être complètement asservies à la communauté académique, au point de ne paraître que marginalement pertinentes pour d'autres groupes. Tantôt, elles peuvent refléter, voire adopter totalement les intérêts d'un groupe particulier. Ce sera le cas par exemple, pour le militant dont les recherches sont dictées par les besoins d'une communauté spécifique ou celui du chercheur dont le poste dépend d'un financeur qui exigerait de manière forte certains types de résultats. Chacune de ces alternatives impose bien évidemment des contraintes complexes sur le plan analytique, méthodologique et pratique et influence par conséquent le processus de recherche.

Figure 1 : Axe de la pertinence sociale



4. 2. L'axe de l'implication du chercheur

Les débats invitent aussi à préciser le degré d'implication du chercheur par rapport au terrain. Dans le cadre d'une recherche « purement théorique » (par exemple sur les mécanismes de prise de tours de parole stricto sensu), ce niveau d'implication est à peu près nul. Le chercheur a construit son corpus sans référence à un terrain particulier ou en tout cas sans considérer ce terrain comme significatif dans l'élaboration de sa problématique. Le chercheur peut cependant développer d'autres postures. Il peut également construire une « recherche appliquée » (en relation avec un terrain), « impliquée » (visant à faire connaître les retombées de la recherche pour le terrain), ou encore « engagée » (visant à transformer les pratiques identifiées). On peut voir ces postures comme distribuées le long d'un continuum. En se déplaçant sur ce continuum, on passe de positions plus « descriptives », qui pourront avoir des retombées sociales ultérieurement ou non, à des manières de penser l'analyse du discours directement orientées vers l'action et l'intervention et qui

aboutiront ou non à des retombées théoriques pour le champ de l'analyse du discours.

Figure 2 : Axe de l'implication du chercheur par rapport au terrain



4. 3. L'échelle des processus pris en compte

Les postures cristallisées dans les courants présentés invitent enfin à se déterminer quant à l'empan des unités d'analyse à prendre en compte dans la recherche. Le chercheur va-t-il s'intéresser à des processus interactionnels locaux, ou bien à des questionnements macrosociaux plus globaux ? Ces choix ont également des incidences sur le type de retombées qui peuvent être attendues de la recherche. Une recherche peut prêter strictement attention aux mécanismes fins de l'interaction. Adopter cet objet permet de réaliser des analyses approfondies d'échanges par rapport à une question particulière. On va mettre en lumière comment des problématiques (l'identité, le genre, etc.) peuvent se construire, se négocier ou se défaire dans le fil des interactions. Toutefois, un risque de myopie peut guetter le chercheur. En se concentrant sur des phénomènes locaux, il peut perdre de vue en effet que des processus et des événements peuvent influencer l'interaction en amont, ou découler de celle-ci en aval. Une théorie sociale d'inspiration ethnométhodologiste, par exemple, peut ainsi présenter le danger de se concentrer uniquement sur la progression séquentielle de l'interaction. Elle risque alors d'ignorer les ressources non-locales que les acteurs mobilisent pour agir (Erickson 2004a). De même, si le chercheur ne prend pas en compte les systèmes culturels et sociaux d'activités dans lesquels les interactions s'inscrivent, les propositions pratiques qu'il pourrait proposer pourraient s'avérer rapidement impraticables pour les acteurs. Auquel cas, les retombées pratiques de la recherche risquent bien de s'avérer nulles. À l'inverse, une recherche peut partir de problématiques sociales larges. La difficulté qui demeure cependant est celle de comprendre comment des pratiques locales attestées contribuent à la construction de ces problématiques globales. Une théorie sociale plus macroscopique, qui considère par exemple que les comportements des acteurs sont largement pré-déterminés culturellement, aura tendance à ne pas voir toutes les instances de comportement qui vont à l'encontre de cette théorie sociale et qu'une analyse fine pourrait peut-être pointer (Erickson, 2004a).

Figure 3 : L'échelle des processus pris en compte dans la recherche



Notre intérêt en esquissant ces axes n'est bien sûr pas de déterminer s'il existe une position « juste » ou qui devrait s'imposer à tous de manière univoque mais de tenter de provoquer deux prises de conscience. La première prise de conscience concerne la manière de concevoir les axes. On constate que les positions décrites ici ont parfois été présentées comme opposées (le chercheur se situe plutôt à l'un des pôles ou à l'autre). Pourtant ces positions ne sont pas mutuellement exclusives. C'est pourquoi nous avons préféré parler de lignes de tensions qui traversent le travail du chercheur plutôt que de lignes d'oppositions. Il n'est pas rare en effet qu'au cours d'une recherche, ou d'une vie de chercheur, un individu navigue d'une posture à l'autre et soit amené à explorer des positions diverses même lorsqu'il a pris l'habitude de travailler préférentiellement du côté de l'un des pôles. Le second intérêt de cette présentation visuelle des tensions épistémologiques auxquelles est confronté le chercheur est qu'elle permet de mettre en évidence qu'historiquement, certaines positions ont été plus souvent adoptées que d'autres. C'est surtout le cas des positions aux deux pôles. De nombreuses positions intermédiaires existent toutefois même si elles ont souvent fait moins l'objet de théorisation. Dans la section suivante, nous aimerions explorer très brièvement quelques ingrédients d'une telle position intermédiaire, en soulignant par ailleurs qu'une tendance à l'hybridation est aujourd'hui discernable dans de nombreux travaux.

5. EXPLORER UNE POSITION INTERMÉDIAIRE : PROPOSITIONS THÉORIQUES

Deux auteurs, Frederick Erickson (2004a, b) et Ron Scollon (1998, 2001, 2008 ; voir aussi Scollon et Scollon 2004 ; Scollon et De Saint-Georges 2011), situent leurs travaux à la croisée entre sociolinguistique interactionnelle et analyse critique du discours. Leurs travaux ouvrent de ce fait la possibilité d'analyser de manière intéressante ces deux perspectives. Ils présentent des manières originales de penser la relation entre analyse du discours et retombées pratiques de la recherche. Même si leurs travaux ne se recoupent pas et diffèrent sur de nombreux points, leurs écrits convergent néanmoins autour de quelques principes théoriques qu'il nous semble utile de reconstruire ici et de synthétiser.

Ces auteurs proposent tout d'abord que, si on s'intéresse à une demande sociale, il est plus cohérent sur le plan épistémologique de partir d'une théorie

de l'action plutôt que d'une théorie du discours. En effet, les demandes sociales sont en général des demandes d'action et non de description. Cependant, ces auteurs s'accordent également pour souligner que, sous certains aspects, l'activité langagière est un bon modèle d'une théorie de l'agir dans le monde. En effet, le tournant pragmatique a permis de mettre en évidence que parler ne consiste pas seulement à véhiculer des propositions sur le monde mais permet également d'agir sur celui-ci. Grâce à lui, le locuteur, par exemple, peut faire évoluer des situations, transformer l'état des relations entre participants à l'échange, amener autrui à changer de comportement, etc. En ce sens, les auteurs suggèrent que l'activité langagière peut servir de ressource pour penser l'action pratique. Il convient donc de préciser les situations où les discours, utilisés « tactiquement » et malgré les contraintes des structures dans lesquelles ils s'inscrivent, peuvent s'avérer inducteurs de changement. À partir de là, un modèle de l'action sociale peut être pensé et venir renforcer d'autres modèles existants déjà.

Pour le dire encore autrement, si Erickson et Scollon défendent une vision praxéologique du discours, ils sont particulièrement intéressés à mieux comprendre les liens que les discours peuvent entretenir avec l'action. Quels rôles les pratiques langagières jouent-elles, par exemple, dans la production, la reproduction ou le maintien de certaines formes d'activités ou de configurations sociales extra-langagières ? Dans quelle mesure des interactions peuvent-elles contribuer au délitement de ces formes et donner lieu à l'émergence de nouvelles configurations ? Il ne suffit pas pour ces auteurs de postuler que les discours contribuent à la constitution de l'ordre social mais de montrer comment ils le font ainsi que de tenter de clarifier les processus ou les stratégies qui sont à l'origine du changement lorsque des reconfigurations de pratiques se produisent. À l'inverse, ils invitent également à s'interroger sur l'impact de l'action sur les discours : en quoi de nouvelles pratiques et de nouvelles formes d'action peuvent-elles engendrer de nouveaux discours ? Quel est leur rôle dans la genèse de pratiques langagières jusque-là inédites ? Cette centration sur les liens entre discours et action permet une double entrée par rapport à un problème social : les actions entreprises peuvent viser à transformer les discours pour changer les pratiques, mais on peut également travailler les pratiques pour créer de nouveaux discours. Les liens entre discours et actions restent cependant encore finalement très peu explorés dans les approches contemporaines de l'interaction⁷. Celles-ci ont encore majoritairement tendance

7. Cf. cependant l'excellent ouvrage de Filiettaz (2002), le numéro 26 des *Cahiers de linguistique française* (édité par ce même auteur), et Filiettaz et Bronckart (2005) qui abordent de manière frontale ces questions.

à traiter l'action comme un processus de signification plutôt que comme une forme d'agir concrète. Un travail théorique et empirique conséquent semble encore nécessaire à réaliser pour affiner la compréhension que l'on peut avoir des relations entre ces deux régimes d'activité (l'activité langagière et l'action) qui seraient traitées comme des modalités non-réductibles l'une à l'autre mais intimement liées.

En troisième lieu, ces auteurs invitent les chercheurs à centrer leurs analyses sur une unité mésoscopique – la situation ou la rencontre sociale⁸ – plutôt que sur des processus sociaux larges, ou au contraire, des processus interactionnels très locaux. Selon Erickson et Scollon (et d'autres) en effet, la rencontre est typiquement un point de jonction entre deux ordres de pratiques : un ordre de pratiques locales et émergentes, d'une part, et un ordre de pratiques sociales et culturelles plus durables, d'autre part. Ce deuxième ordre de pratiques est inscrit notamment dans les médiations (culturelles, sémiotiques, historiques, matérielles) que les participants à la rencontre mobilisent pour agir et interagir. La rencontre permet d'approcher des problématiques sociales car elle est à la fois le lieu où l'ordre social se reproduit, mais aussi celui où il est constamment réinventé et reconstruit. Adopter cette unité d'analyse oblige en outre à deux élargissements. Pour aborder et répondre à une demande sociale, les analystes de l'interaction ne peuvent plus se limiter à l'analyse des seuls échanges langagiers se produisant lors de la rencontre. Ils doivent nécessairement prendre en compte les autres modalités qui viennent contribuer à la constitution de l'ordre social et à la production de significations. Les auteurs invitent donc à adopter une approche « multimodale » du discours (Goodwin 2002 ; Kress, Jewitt, Ogborn et Tsatsarelis 2001 ; Mondada 2004 ; De Saint-Georges 2008a). Ils suggèrent aussi d'ouvrir l'empan temporel lors de l'analyse. Étant donné que très souvent les problématiques sociales se construisent au cours d'une succession de rencontres, parfois sur des temporalités très longues, ils soulignent la nécessité de ne pas réduire la recherche à l'analyse de moments singuliers d'interaction. Il devient urgent au contraire d'élargir la perspective et de prendre en compte cette succession d'événements. Ce n'est qu'à cette condition, en effet, que le chercheur sera en mesure de tracer les actions et les discours qui, en amont, ont pu contribuer à l'émergence d'une situation particulière, ou qui, en aval, pourraient constituer des conséquences de celle-ci (De Saint-Georges et Filiettaz 2008).

Enfin, ces auteurs reconnaissent aux analystes du discours une compétence particulière. En tant que professionnels formés à l'analyse des pratiques

8. Cette unité est empruntée aux travaux de Goffman. La situation sociale désigne une rencontre interpersonnelle, dans un environnement partagé.

langagières, ceux-ci sont en effet en position de clarifier la manière dont des pratiques discursives contribuent à la constitution d'une problématique sociale. Ils s'avèrent aussi de surcroît bien placés pour proposer des alternatives sémiotiques possibles pour transformer ces pratiques. Ces compétences les placent donc en position particulièrement favorable pour *analyser une demande*, pour déterminer les *motivations* qui peuvent exister derrière une demande (Scollon 2002) ou pour donner des éléments de réponse à celle-ci. Ils sont également à même de proposer des *reformulations de la demande*. Ceci peut s'avérer nécessaire s'il semble que les termes mêmes dans lesquels le problème est posé contribuent à le faire perdurer ou contribue un frein à l'élaboration d'une solution (Blommaert et Verschueren 1998).

6. CONSTRUIRE UN PROJET DE RECHERCHE « IMPLIQUÉ » OU « ENGAGÉ » : PROPOSITIONS MÉTHODOLOGIQUES

Le parcours rapidement esquissé jusqu'ici a consisté, d'une part, à souligner que les postures épistémologiques qu'un chercheur peut être amené à adopter sont complexes. Elles ne peuvent se résumer à des positions tranchées et réifiées. D'autre part, nous avons proposé qu'explorer des positions intermédiaires pouvait s'avérer fructueux pour repenser les liens entre analyse des interactions et problématiques sociales. Pour clore cette contribution, nous aimerions à présent aborder très succinctement une dernière dimension : préciser quelques ingrédients d'une trajectoire méthodologique possible pour construire un projet « impliqué » ou « engagé », c'est à dire un projet qui viserait d'emblée à faire bénéficier des partenaires de terrain des retombées d'une recherche. Pour des auteurs préoccupés par les « pratiques », dont nous sommes, il est en effet crucial de dépasser la présentation d'une position théorique. Il s'agit de proposer également des actions concrètes à poser pour développer un tel projet, au niveau intermédiaire que nous avons décrit. Nous le ferons ici en faisant découvrir quelques éléments d'un parcours proposé de manière beaucoup plus complète et utile dans l'annexe à l'ouvrage *Nexus Analysis : Discourse and the Emerging Internet* de Scollon et Scollon (2004), intitulé « *A practical fieldguide to nexus analysis* ». Nous illustrerons les trois étapes de ce parcours par quelques anecdotes issues d'un programme de recherche portant sur le rôle des interactions dans la formation professionnelle initiale (pour une présentation détaillée de ce programme et des résultats intermédiaires de la recherche, voir Filiettaz, De Saint-Georges et Duc 2008). Bien qu'à l'origine ce projet n'ait pas été conçu dans le cadre d'une analyse que nous venons de présenter ni avec la méthodologie que nous allons détailler, il nous permettra néanmoins de rendre la discussion plus concrète en usant de matériau empirique réel pour alimenter la réflexion et tester la pertinence

du modèle. Il s'agit donc d'une logique d'action « reconstruite » que nous proposerons ici (Kaplan 1964), à défaut d'une illustration véritable de ce programme.

6.1. Étape 1 : identifier une problématique : s'impliquer dans un réseau de pratiques et s'y faire reconnaître (« *Engaging : recognition and identification* »)

Le parcours méthodologique proposé par Scollon et Scollon (2004) s'inscrit dans l'ethnographie. La première étape de ce parcours est double. Elle consiste simultanément à élaborer une problématique de recherche et à pénétrer le réseau de pratiques que l'on souhaite étudier. Il s'agit également de définir la position que le chercheur va occuper au sein de celui-ci. Construire une recherche visant des retombées pratiques pour un groupe ne permet pas en effet de se tenir à distance de celui-ci. Une telle démarche oblige nécessairement le chercheur à entrer en relation avec les acteurs du terrain. Du fait même qu'il interagit avec eux, il devient membre de leur réseau de pratiques et eux du sien. Le chercheur demeure en effet également impliqué dans d'autres réseaux. Il reste attaché, par exemple, à un laboratoire et engagé dans des pratiques académiques. La problématique qu'il va explorer se trouve par conséquent bien souvent à la croisée de ces deux réseaux. D'une part, elle est influencée par les demandes explicites ou diffuses qui émanent du terrain. Il peut même être impossible d'aborder certaines problématiques si les partenaires de terrain limitent l'accès à l'un ou l'autre aspect de leur réalité vécue. D'autre part, elle est inféchiée par les préoccupations, objets théoriques et approches méthodologiques qui traversent le champ de pratiques académiques dans lequel s'inscrit le chercheur. Elle est aussi façonnée par son parcours intellectuel et personnel antérieur et par sa propre expérience de vie. À la croisée de ces différents réseaux, la première phase va donc consister à opérer un resserrement de l'observation. Il s'agira de :

- repérer les situations et actions qui s'avèrent cruciales par rapport aux processus que l'on souhaite étudier (tous les événements dans la vie du terrain ne sont pas aussi pertinents par rapport au problème considéré) ;
- identifier les acteurs clés qui contribuent à la construction du problème en question ;
- observer les interactions situées se produisant entre les acteurs impliqués ;
- identifier les lieux de production, de négociation ou de légitimation de la problématique étudiée, etc.

Dans le cadre de notre programme de recherche sur la formation professionnelle initiale, aucune demande particulière ne nous avait été formulée de la part d'un terrain lorsque nous avons entamé nos travaux. La recherche était au départ plutôt guidée par nos propres intérêts théoriques et par notre désir de mieux comprendre des situations de formation rarement abordées dans le champ de la recherche en éducation. Pour des linguistes, ces situations présentaient l'intérêt par exemple de constituer souvent des moments de polylogues, un cas de figure moins exploré que les dialogues. Elles s'avéraient aussi le plus souvent multimodales, le discours au travail n'étant qu'une des ressources mobilisées pour construire du sens, résoudre des problèmes complexes, produire des biens et des services, etc.

Ces caractéristiques nous ont amenés à aller voir sur le terrain les conditions réelles de l'apprentissage d'un métier technique et à étudier le rôle des discours et d'autres formes de médiations (les objets, les schèmes, les outils, le temps, l'espace, etc.) dans les processus de formation. Les données récoltées nous permettaient ainsi des avancées théoriques et méthodologiques à propos, par exemple, de la multimodalité dans les situations d'enseignement-apprentissage. Sur le terrain, cependant, une question sociale récurrente est venue nous solliciter au point de finalement s'imposer comme l'une de nos sous-thématiques de recherche. Il s'agissait de la question de la « transition » école-entreprise. Un nombre important d'apprentis dans le système suisse quittent en effet prématurément la formation, se retrouvant sans qualification sur le marché du travail, n'ayant pas su ou pu négocier cette transition. Cette problématique était tout d'abord relayée par le terrain. Les acteurs de la formation professionnelle (enseignants, formateurs en entreprise, doyens d'établissements) se demandaient comment faire face aux difficultés rencontrées par les jeunes, posant la question du point de vue des acteurs principaux du système de formation. Par ailleurs, la question des transitions difficiles faisait simultanément l'objet de réflexions dans d'autres lieux institutionnels : des centres de recherches produisant une littérature scientifique sur la question (Kaiser et alii 2007 ; Lamamra et Masdonati 2009 ; Zittoun et Hvid 2008 ; etc.), ou des journées d'études organisées au niveau politique, par les instances cantonales et fédérales en charge de la formation professionnelle. Dans ce contexte, il nous a semblé qu'une approche interactionnelle pouvait contribuer utilement au concert de réflexions portant sur les transitions difficiles ou réussies et nous avons commencé à faire porter certains de nos travaux sur cette problématique, l'abordant tour à tour en étudiant la question de l'accompagnement (Fillietaz 2009), de l'entrée dans

les métiers (Fillietaz 2008), de l'autonomie laissée à l'apprenant dans le travail (Duc et De Saint-Georges 2009), etc.

6.2. Étape 2 : identifier des trajectoires clés, cartographier des pratiques, clarifier l'empan spatial et temporel de l'analyse (« Navigating : mapping, circumferencing discourse analysis »)

Établir une problématique et s'impliquer dans un réseau de pratiques ne suffisent ni à réaliser une recherche ni à répondre en soi à une demande sociale. Une seconde étape du parcours consiste à s'engager plus avant dans le processus d'analyse proprement dit. Il s'agit dans un deuxième temps, d'examiner de plus près les situations et les discours repérés lors de la première étape. Cette phase exige aussi du chercheur qu'il ouvre l'empan d'analyse et commence à se poser la question suivante : quelle(s) chaîne(s) d'action ou suites de rencontres ou d'événements relèvent de la problématique étudiée ? À cette étape, le chercheur est amené à se poser notamment les questions suivantes :

- *Quelle trajectoire a mené les participants à la situation ? Quelle sera leur trajectoire au-delà de la situation ? Quelles pratiques et expériences importeront-ils d'ailleurs ou emporteront-ils avec eux ?*
- *La situation étudiée est-elle un point de bifurcation ou de transformation des pratiques et des discours, ou au contraire est-elle un lieu de consolidation et de reproduction de discours et de pratiques antérieures ? S'agit-il d'un moment de changement ou de répétition du même ?*
- *Existe-t-il des cycles, des phénomènes récurrents liés à la problématique ? À quelle fréquence ces phénomènes se reproduisent-ils ? Etc.*

Il s'agit ici d'identifier dans quelle temporalité se développe la problématique étudiée, et par conséquent, de déterminer l'échelle de temps la plus pertinente à prendre en considération pour l'analyser.

Dans le cadre de notre programme de recherche, par exemple, puisque nous avons identifié la question des « transitions » école-entreprise comme l'une des problématiques pertinentes pour le terrain et pour nous-mêmes, il est devenu important de construire nos analyses autour de ces deux lieux dans lesquels les apprentis se forment en Suisse. Jusque là, nous avions des données vidéos récoltées aussi bien en école que sur diverses places de travail, et nous avions commencé à décrire les pratiques, les normes et les discours caractéristiques de chacun de ces lieux. La question de la transition nous a obligés à ouvrir l'empan d'analyse pour prendre en considération les relations existant entre ces deux lieux de formation. Sur le plan théorique, cette ouverture n'était pas sans poser de question dans le cadre de la linguistique

interactionnelle que nous avons adopté, une approche peu habituelle à penser les liens entre plusieurs situations d'échange. Nous avons donc été amenés à spécifier comment nous abordions l'analyse d'une suite d'échange. En empruntant à divers travaux en sociologie ou en anthropologie par exemple, nous avons été conduits à développer pour nos besoins d'analyse ce que nous avons appelé les « trajectoires situées d'apprentissage » (De Saint-Georges 2008 ; De Saint-Georges et Fillietaz 2008) et à théoriser les caractéristiques d'une « ethnographie multisite » (Eisenhart 2001 ; De Saint-Georges 2008c ; De Saint-Georges et Duc 2009), c'est-à-dire articulée autour de plusieurs systèmes d'activité liés entre eux.

Sur le plan empirique, le fait de suivre le cheminement des apprentis d'un lieu d'apprentissage à un autre nous a permis de décrire plus finement la diversité des pratiques et des valeurs en vigueur dans les écoles et dans les entreprises. De manière plus cruciale encore, cette analyse a rendu possible d'identifier les manières subtiles dont les formateurs et les apprentis construisaient parfois dans leurs discours ces pratiques comme contradictoires et irréconciliables. Sur le plan social, ces analyses ont pu faire apparaître qu'il n'existait étonnamment pas de contexte dans la formation professionnelle genevoise pour penser l'alternance. De ce fait, peu de mesures d'accompagnement systématiques semblent prévues pour donner sens à ces contradictions ou pour en favoriser l'intégration, alors même que des centres de formation professionnelle avaient été créés au départ pour jouer en partie ce rôle. Ils semblaient au contraire contribuer à plusieurs égards au renforcement des oppositions entre les deux lieux d'expérience.

6.3. Étape 3 : transformer le réseau de pratique : activisme et changement (« Changing : activism and change »)

La troisième étape relève de la « transformation des pratiques » observées. Il ne s'agit plus cette fois d'opérer des repérages et des analyses d'actions cruciales par rapport à la problématique étudiée. Il s'agit de s'interroger sur les actions que les acteurs ou le chercheur peuvent vouloir entreprendre (ou sont en mesure d'entreprendre) en regard de leurs préoccupations. L'enjeu ici est de penser le « ré-engagement » du produit de la recherche. Ce ré-engagement peut prendre de multiples formes. Il peut être réalisé de manière plus ou moins directe, par exemple, par une intervention sur le dispositif de formation, si on travaille dans le champ de l'éducation. Il peut être accompli de manière indirecte. On pourra par exemple faire circuler les résultats de la recherche dans le système dans lequel le chercheur s'est initialement impliqué. Il appartiendra alors aux acteurs de s'emparer ou non du produit de la recherche, s'ils le jugent pertinent ou utilisable. Seule la prise en compte d'une temporalité

longue pourra permettre d'identifier si de nouveaux discours ou de nouvelles pratiques ont été induits par le processus de recherche. Ce n'est en effet que lorsque le chercheur pourra revenir observer le système ultérieurement et voir si, et comment, celui-ci s'est éventuellement modifié dans le temps, qu'il pourra évaluer les retombées de son travail et leurs effets pratiques sur le terrain observé.

Notre programme de recherche n'était pas mû par une démarche interventionniste ou « activiste ». Au terme des quatre premières années du projet, nous avons cependant accompli une série d'actions contribuant à ré-engager le produit de nos observations et de nos analyses dans de multiples espaces d'interaction. Nous avons ainsi fait circuler les résultats de notre travail dans le champ scientifique (au travers d'articles et de contributions à des colloques) et dans le champ de la formation (*via* les cours donnés à nos étudiants dont certains travaillent eux-mêmes dans le secteur de la formation professionnelle). Nous avons présenté notre travail aux acteurs de terrain lors de séances de *feedback* ainsi que lors d'entretiens en auto-confrontation. Ces situations ont été l'occasion pour les acteurs de débattre de leurs propres pratiques, notamment sur la base d'extraits vidéos documentant leurs activités. Nous avons enfin engagé la discussion avec des formateurs de formateurs professionnels, au travers de rencontres et de présentations de nos travaux aux instituts formant ces formateurs. À ce stade, il n'est pas possible de mesurer l'impact de ces démarches. Il conviendra de continuer à suivre le développement de ce projet et d'autres projets apparentés sur le long-terme pour être en mesure de l'évaluer rétrospectivement. Des effets nous semblent néanmoins non négligeables même s'ils sont modestes : ce sont les effets de reconnaissances locales que le projet a pu produire pour les acteurs et pour nous-mêmes, et les questionnements réciproques qu'ils ont pu générer.

DISCUSSION CONCLUSIVE

Cette contribution a visé à amorcer une réflexion destinée à clarifier les frontières et les objectifs d'une « linguistique impliquée » ou « engagée ». Notre premier objectif était de situer cette posture « impliquée » sur l'échiquier des postures épistémologiques possibles lorsqu'on est un chercheur dans le champ de l'analyse du discours et des interactions. Le second était d'identifier de manière réflexive les points aveugles potentiels d'une telle posture. Dans un troisième temps, nous avons cherché à préciser quelques ingrédients théoriques et méthodologiques d'un parcours de recherche visant à l'élaboration d'un projet de « linguistique impliquée », intéressé à répondre à une « demande sociale ». Les éléments brossés ici à grands traits auraient

mérité d'être davantage développés. L'esquisse proposée pourra être enrichie à l'avenir, notamment en éprouvant la pertinence des propositions théoriques et méthodologiques avancées à l'aune d'autres expériences.

Pour clore cette contribution, il nous semble que ce parcours nous entraîne à envisager trois pistes complémentaires. Ces pistes permettent de préciser encore un peu plus les limites ou les frontières d'une « linguistique impliquée ».

Il existe aujourd'hui de plus en plus de projets visant à faire bénéficier des partenaires des résultats de la recherche, et ce dans des domaines très variés. Il semblerait utile de commencer à recenser ces diverses actions. Celles-ci sont en effet bien souvent conduites par des chercheurs isolés. Il serait important de pouvoir les mettre en patrimoine afin d'être en mesure de commencer à spécifier quels peuvent être les traits d'une « intervention efficace » dans le champ de l'analyse du discours : quels ont été les succès engrangés ? Quels écueils ont été rencontrés ? Effectuer un tel recensement permettrait de clarifier quels effets peuvent être escomptés d'une intervention de type linguistique « impliquée » et ce à quoi elle peut difficilement prétendre. Il s'agirait aussi d'une bonne manière d'éviter les trop grandes désillusions de part et d'autres, pour les membres engagés dans le partenariat.

Il nous semble ensuite important de garder en mémoire que nous répondons souvent à des formes d'exigences institutionnelles qui ne relèvent pas d'un terrain particulier, mais sont celles des institutions dans lesquelles nous travaillons. Ces exigences sociales, plus ou moins explicites, influencent également la manière dont nous pouvons répondre à des demandes sociales extérieures et nous investir par rapport à ces demandes. Elles influent parfois même sur les postures que nous pouvons adopter dans la réalisation d'une recherche. Ces exigences qui pèsent d'un poids important sur la vie du chercheur demanderaient elles aussi à être théorisées afin de mieux comprendre les limites et les contraintes qui peuvent peser sur un projet de nature « impliquée » dans ce contexte.

Au final, quelle que soit la posture adoptée, il s'agit de rappeler l'importance d'être pleinement réflexif dans son travail, de clarifier d'où l'on parle, d'identifier les limites institutionnelles, personnelles, etc. qui peuvent peser sur nos actions. Il s'agit aussi d'inviter à explorer de temps à autres des postures moins connues, surtout lorsque celles-ci peuvent contribuer à développer des recherches qui soient plus pertinentes, à la fois pour les terrains abordés et pour la société en général.

BIBLIOGRAPHIE

- BECKER H., 1999, « The politics of presentation : Goffman and total institutions : The problem of conventional categories », texte présenté au colloque *Erving Goffman and the concept of total institutions* », Grenoble, Novembre 1999.
- BILLIG M., 1999a, « Whose terms ? Whose ordinariness ? Rhetoric and ideology in Conversation Analysis », *Discourse and society*, 10(4), pp. 543-558.
- BILLIG M., 1999b, « Conversation analysis and the claims of naivety », *Discourse and Society*, 10(4), pp. 572-576.
- BLOMMAERT J. et VERSCHUEREN J., 1998, *Debating Diversity : Analysing the discourse of tolerance*, London, Routledge.
- DIJK T. A. van, 1988, « Semantics of a press panic : the Tamil invasion », *European Journal of Communication*, (3), pp. 167-187.
- DIJK T. A. van, 1996, *Discourse, Racism and ideology*, La Laguna, RECEI Ediciones.
- DREW P. et HERITAGE J. (dir.), 1992, *Talk at work : Social interaction in institutional settings*, Cambridge, CUP.
- DUC B. et SAINT-GEORGES I. de, 2009, « Développer l'autonomie dans un dispositif de formation professionnelle initiale : les ressources des situations de travail », *Bulletin Suisse de Linguistique Appliquée*, n°90, pp. 99-124.
- EISENHART M., 2001, « Educational ethnography past, present and future : Ideas to think with », *Educational Researcher*, 30(8), pp. 16-27.
- ERICKSON F., 2004a, *Talk and social theory*, Cambridge, Polity Press.
- ERICKSON F., 2004b, « Origins. A brief intellectual and technological history of the emergence of multimodal discourse analysis », in LEVINE P. et SCOLLON R. (dir.), *Discourse and Technology : Multimodal Discourse Analysis*, Washington, D.C. Georgetown University Press, pp. 196-207.
- ERICKSON F. et SHULTZ J., 1982, *The counselor as gatekeeper : social interactions in interviews*, New York, Academic Press.
- FAIRCLOUGH N., 1992, *Discourse and social change*, Oxford, Polity Press/Blackwell.
- FAIRCLOUGH N., 2006, *Language and globalization*, Abingdon, Routledge.
- FAIRCLOUGH N. et WODAK R., 1997, « Critical discourse analysis », in DIJK T. van (dir.), *Discourse and social interaction. Discourse studies : A multidisciplinary introduction*, Londres, Sage, Volume 2, pp. 258-284.
- FILLIETTAZ L., 2002, *La parole en action. Éléments de pragmatique psycho-sociale*, Québec, Éditions Nota bene.
- FILLIETTAZ L., 2008, « Les enjeux linguistiques de l'entrée dans les métiers : Le cas des interactions en formation professionnelle initiale » in de FERRARI M. (dir.), *Le Français compétence professionnelle*, Paris, CLP, pp. 31-36.
- FILLIETTAZ L., 2009, « Les dynamiques interactionnelles de l'accompagnement en formation professionnelle initiale », *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, n°90, pp. 37-58.
- FILLIETTAZ L. et BRONCKARI J.-P. (dir.), 2005, *L'analyse des actions et des discours en situation de travail. Concepts, méthodes et applications*, Louvain-La-Neuve, Peeters.
- FILLIETTAZ L., SAINT-GEORGES I. de et DUC B. (dir.), 2008, « Vos mains sont intelligentes ! » : *Interactions en formation professionnelle initiale*, Université de Genève, Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation, n°117.
- GOFFMAN E., 1961, *Asylums*, New York, Anchor.
- GOFFMAN E., 1979, *Asiles : Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GOFFMAN E., 1975, *Stigmata : Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GOODWIN C., 2002, « Time in action », *Current anthropology*, (43), S19-S35.
- GUMPERZ J., 1982, *Discourse strategies*, Cambridge, Cambridge University press.
- HEATH C. et LUFF P., 2000, *Technology in action*, Cambridge, CUP.
- KAISER A., DAVAUD C., EYRARD A. et RASTOLDO F., 2007, *Les jeunes en formation professionnelle. Rapport II : Comment les jeunes interprètent leur parcours de formation*, Rapport de recherche du SRED (Service de la recherche en éducation, Canton de Genève). Lire en ligne : http://www.geneve.ch/sred/publications/docsred/2007/JFormProf_R2.pdf (consulté le 30 septembre 2007).
- KRESS G., C. JEWITT, OGBORN. J et TSATSARELIS C., 2001, *Multimodal teaching and learning. The rhetorics of the science classroom*, London, New York, Continuum.
- LAMAMRA N. et MASDONATI I., 2009, *Arrêter une formation professionnelle*, Lausanne, Antipodes.
- MEY L., 2001, « The CA/CDA controversy », *Journal of pragmatics*, (33), p. 609-615.
- MONDADA L., 2004, « Temporalité, séquentialité et multimodalité au fondement de l'organisation de l'interaction : le poignage comme pratique de prise de tour », *Cahiers de linguistique française*, n°26, pp. 269-292.
- MONDADA L., 2005, *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.
- MONDADA L., 2006, « Interactions en situations professionnelles et institutionnelles : de l'analyse détaillée aux retombées pratiques », *Revue française de linguistique appliquée*, XI (2), pp. 5-16.
- PETITCLERC A. et SCHEPENS P., 2009, « Critical Discourse Analysis I. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux », *Semen*, n°27, pp. 7-183.
- REISIGL M. et WODAK R., 2000, *The semiotics of racism. Approaches in critical discourse analysis*, Vienna, Passagen-Verlag.
- REISIGL M. et WODAK R., 2001, *Discourse and discrimination. Rhetorics of racism and anti-Semitism*, London, Routledge.
- SAINT-GEORGES I. de, 2008a, « La multimodalité et ses ressources pour l'enseignement-apprentissage » in FILLIETTAZ L., SAINT-GEORGES I. de et DUC B. (dir.), « Vos mains sont intelligentes ! » : *Interactions en formation professionnelle initiale*, Université de Genève, Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation, n°117, pp. 117-158.
- SAINT-GEORGES I. de, 2008b, « Les trajectoires situées d'apprentissage », in FILLIETTAZ L., SAINT-GEORGES I. de et DUC B. (dir.), « Vos mains sont intelligentes ! » : *Interactions en formation professionnelle initiale*, Université de Genève, Cahiers de la Section des Sciences de l'Éducation, n°117, pp. 159-195.

- SAINT-GEORGES I. de, 2008c, « Learning under time pressure : the synchronizing of learning to various "Zeitgebem" », texte présenté au colloque *Sociolinguistic Symposium*, (17), Amsterdam, April 3-5.
- SAINT-GEORGES I. de et DUC B., 2009, « Trajectoires situées d'apprentissage et transformation de l'expérience en formation professionnelle initiale », texte présenté au 1^{er} colloque international de l'association *Recherches et pratiques en didactique professionnelle sur « L'expérience »*, RPDP, Eduter & AgroSup Dijon, Dijon, Décembre 2009.
- SAINT-GEORGES I. de et FILLIETTAZ L., 2008, « Situated trajectories of learning in vocational training interactions », *European Journal of Psychology of Education*, XXIII(2), pp. 213-233.
- SCHEGLOFF E. A., 1997, « Whose text ? Whose context ? », *Discourse and Society*, 8(2), pp. 165-187.
- SCHEGLOFF E. A., 1998, « Reply to Wetherell », *Discourse and Society* 9(3), pp. 413-416.
- SCHEGLOFF E. A., 1999a, « Schegloff's texts as Billig's data : A critical reply », *Discourse and Society*, 10(4), pp. 558-572.
- SCHEGLOFF E. A., 1999b, « Naivete vs. sophistication or discipline vs. self-indulgence : A rejoinder to Billig », *Discourse and Society*, 10(4), pp. 577-582.
- SCOLLON R., 1998, *Mediated discourse as social interaction : the study of news discourse*. REF.
- SCOLLON R., 2001, « Action and text : Toward an integrated understanding of the place of text in social interaction », in WODAK R. et MEYER M. (dir.), *Methods in Critical Discourse Analysis*, London, Sage, pp. 139-183.
- SCOLLON R., 2002, « Toward an ethnography of motives ». Texte présenté lors de la *Martin Spector Lecture in Applied Linguistics*, Center for Language Acquisition, Pennsylvania State University, Octobre 2002.
- SCOLLON R., 2008, *Analyzing public discourse : Discourse analysis in the making of public policy*, London & New York, Routledge.
- SCOLLON, S. et SAINT-GEORGES I. de, 2011, « Mediated Discourse Analysis », in GEE J. P. et HANDFORD M. (dir.), *The Routledge Handbook of Discourse Analysis*, London, Routledge, pp. 66-78.
- SCOLLON R. et SCOLLON, S., 2004, *Nexus Analysis : Discourse and the emerging Internet*, London & New York, Routledge.
- TANNEN D., 1990, *You just don't understand !*, New York, William Morrow.
- WETHERELL M., 1998, « Positioning and interpretative repertoires : conversation analysis and post-structuralism in dialogue », *Discourse and Society* 9(3), pp. 386-412.
- ZITTOUN T. et HVIID P. (dir.), 2008, *Transitions from bridging spaces, to bridging times*, Special issue, *European Journal of Psychology of Education*, XXIII (2), pp. 121-130.

Ingrid DE SAINT-GEORGES
Université de Genève, Suisse

LA NOTION DE TERRAIN DE RECHERCHE : UNE PERSPECTIVE RENOUVELÉE POUR L'ANALYSE DU DISCOURS

Dans la mesure où la notion de *terrain de recherche* est importante dans les études émanant d'une demande sociale, nous avons décidé, dans cet article, de mener une réflexion théorico-méthodologique autour de cette notion afin de la rendre opératoire pour l'analyse du discours. Dans un premier temps, nous proposons de cerner le concept d'intervention et d'établir la différence entre « intervention globale », d'une part, et « intervention locale », d'autre part. Cette distinction nous conduit, dans un deuxième moment, à présenter l'analyse du discours dans un cadre davantage interventionniste, dans lequel la notion de *terrain* occupe effectivement une place centrale. Mais quelle conception du terrain l'analyste du discours pourrait-il adopter ? Nous essaierons de répondre à cette question difficile à travers une mise au point sur la tension qui existe dans les sciences du langage entre *terrain* et *corpus*. Nous concluons par quelques considérations sur la dimension éthique liée à cette démarche.

1. L'INTERVENTION DU CHERCHEUR

Si l'on adhère au constat selon lequel, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, la démarche des linguistes « repose sur un refus absolu de toute considération pratique » (Auroux, Deschamps et Kouloughli 2004, p. 350), il n'est pas étonnant d'observer que la plupart des chercheurs linguistes adoptent une posture de non-intervention dans la mesure où ils se croiraient effectivement démunis de tout pouvoir d'action sur la société. Une telle posture dérive, d'un côté, de la préoccupation des linguistes de marquer la scientificité de leur discipline : il leur semblerait, en effet, que le statut scientifique de la linguistique « ne se puisse assumer qu'à la condition de ne pas intervenir dans la réalité de leur objet. C'est ainsi qu'ils ont, jusqu'à une date récente, obstinément refusé d'intervenir dans des questions comme celle de la réforme orthographique, de la pédagogie des langues ou celle de la planification linguistique » (ibid.). Liée à ce positionnement s'ajoute, d'un autre côté, la définition de la linguistique comme une discipline purement descriptive et non pas normative, attitude qu'elle risquerait d'adopter lorsque le chercheur intervient dans la société. Face à ce constat, les questions qui se posent et que nous nous posons dans